

Imaginons que chaque artiste FEU! soit une bactérie.

Dans le processus de fermentation, en se rencontrant, bactéries et aliments produisent une nouvelle substance, une symbiose qui améliore la matière première et lui confère de la longévité.

Imaginons que cette soupe fondamentale soit un groupe de rock.

Vous obtenez une troupe pétaradante.

FEU! est né de la volonté de 5 artistes plasticiens et d'une artisane, réunis par une pratique commune de la céramique, d'associer leurs univers, unir leurs fougueux talents, afin d'obtenir les clefs du monde artistique. Rien de moins.

Mais aussi d'offrir à tous les fruits de leur connivence.

Expositions, créations filmiques ou éditoriales, performances, expériences, résidences, barbecue, collaborations, intrusions muséales, aucune forme de réflexion sur les enjeux contemporains de la céramique et de son devenir ne leur fait peur. L'union fait la force, la convivialité la créativité, la variété la beauté.

Sculptures holothuriques, vaisselle grand format, mini vaisselle, visions animistes, manger littéral, œuvres conceptuelles, formes primitives, rêverie effrontée, humour ou noirceur, sublimation des matières, structures végétales, les champs de création des plasticiens de FEU! sont bigarrés.

Ils ont fusionné à l'été 2024, à l'occasion de l'exposition collective « C'est cuit », curatée par Susanne Strassmann et Éric Maillet, sur l'idée de montrer des artistes dont la pratique inclut la céramique en plus d'autres médias.



Exposition FEU!, Château de Servières, Marseille, 2025



MARIE DAINAT

La particularité du chat de Cheshire réside dans sa capacité à apparaître et disparaître à volonté, laissant derrière lui un sourire. Il en va de même pour l'œuvre de Marie Dainat, dont le travail se distingue par une représentation épurée et minimaliste d'animaux et de plantes luxuriantes, qui se fondent les uns dans les autres. Elle réduit chaque sujet à son essence, évoquant un monde fantastique et onirique, avec un langage de motifs stylisés, graphiques et monochromes. Marie Dainat parvient à capter l'essence même des êtres, oscillant entre abstraction et figuration, où un minimum de signes produit un maximum d'expressivité, rappelant des symboles ou des logos. Ici, un masque de feuillage, là, un lion devient une amphore assise sur un tronc d'arbre. Ses pièces invitent ainsi à la rêverie et au mystère, évoquant les illustrations de bestiaires fantastiques et la poésie des livres d'enfance.

--- *Corinne Marchetti* ---

Marie Dainat est une artiste contemporaine marseillaise, diplômée de l'École Supérieure des Beaux-Arts de Perpignan. À la fois dessinatrice, sculptrice et céramiste, elle participe activement à des expositions en France et à l'étranger, notamment à la Galerie Athanor et au Contemporary Art Centre de Vilnius, en Lituanie. Enseignante en arts plastiques à Marseille, Marie Dainat transmet son savoir-faire en céramique à une nouvelle génération d'artistes. Son implication dans des résidences prestigieuses, notamment en Lituanie et en Espagne, ainsi que sa participation à des projets collaboratifs en Europe, ont renforcé sa présence dans le réseau de l'art contemporain international. Parmi ses expositions marquantes, son exposition dans l'emblématique Cité Radieuse du Corbusier à Marseille en 2017.

Marie Dainat vit et travaille à Marseille.



© Jean-Christophe Lett

Comment définis-tu ton univers artistique, et quels artistes ou mouvements ont influencé ton travail ?

C'est un univers enchanté et facétieux. Dès le début, j'ai puisé dans des sources littéraires, Les Métamorphoses ou le De natura rerum pour les textes classiques, ainsi que dans les contes et légendes. Quant aux influences plastiques, très vite je me suis intéressée aux grotesques : leur iconographie de figures hybrides et la prolifération végétale, que l'on retrouve dans les drôleries en marge des manuscrits médiévaux. Certaines de ces figures ornementales, qui ne connaissent pas toujours d'explications, continuent à m'inspirer des formes que j'associe de manière intuitive et visuelle. Et dans une perspective plus vaste, tous les arts décoratifs jouent un rôle essentiel dans mon travail.

Pourquoi as-tu choisi la céramique comme matériau de prédilection ?

Justement par intérêt pour le décoratif autant que pour l'art. J'aime la matière et j'aime le travail de la main. Et puis avec la terre, lors de la cuisson, il y a une part qui nous échappe. C'est un peu magique, et j'aime aussi la magie !

La nature est omniprésente dans ton travail. Quelle symbolique attribues-tu à ces figures ?

C'est lié à mon enfance. Mon rapport à la nature est central. Souvent, ces figures sont des figures rhétoriques, comme dans Les Métamorphoses, où il existe des glissements entre les genres et les règnes.

La fusion entre l'humain, les éléments naturels et les animaux semble centrale. Quelle histoire souhaites-tu raconter à travers ces métamorphoses ?

Je ne sépare pas l'humain du reste de l'univers et je suis très sensible à la beauté et à l'incroyable diversité de ce monde que nous sommes en train de détruire. Toutes choses sont interconnectées et interdépendantes. Je tente de donner une forme à ces liens invisibles.

Ton travail, avec ses figures animales et végétales, évoque un lien presque spirituel. Es-tu influencée par l'animisme ou une philosophie japonaise ?

Oui, tu as vu juste pour l'animisme, qui est présent partout dans le monde et dans des cultures très diverses. Et je suis très attirée par le Japon, où je ne suis pas encore allée.

Est-ce que l'univers de Miyazaki résonne avec ton approche artistique ?

Ce sont les gens qui ont fait ce rapprochement, et il est juste, mais j'ai découvert Miyazaki assez tardivement. Je fonctionne de manière intuitive, je me suis dirigée seule dans cette voie. Aujourd'hui, cette approche est théorisée : les jeunes générations sont plus sensibles à l'écologie, mais aussi à l'invisible, au chamanisme. Ce n'était pas le cas quand j'étais jeune, ça pouvait même être mal vu !

Tes formes et symboles sont-ils liés à des souvenirs personnels ? Comment les choisis-tu ?

Oui, il y a des souvenirs d'enfance, une part autobiographique. Et je collecte des images et des informations dans tous les domaines qui m'intéressent : l'histoire de l'art, les arts populaires, religieux, décoratifs, l'ethnologie, l'anthropologie. Je choisis des formes pour leur expressivité, leur pouvoir d'évocation. C'est pour ça que je les trouve belles. Je dessine aussi dehors, des arbres, des plantes. Puis je dessine à l'atelier, et quand j'imagine des objets, un équilibre se crée entre les connaissances et l'intuition.

Qu'est-ce qui t'attire dans la technique de la céramique, et comment ses différents processus influencent-ils ton œuvre ?

Je ne me considère pas comme une céramiste, mais le savoir-faire libère le processus créatif et procure du plaisir. Ce travail manuel me permet de calmer mes angoisses obsessionnelles et me plonge dans un état méditatif. J'ai besoin de ce rapport avec le temps long que demande le matériau. C'est aussi le cas avec mes papiers découpés. J'ai besoin que cela prenne du temps pour que ça devienne intéressant, pour que les choses finissent par m'échapper et que mes mains travaillent seules.

Y a-t-il des défis techniques spécifiques que tu rencontres en travaillant tes pièces ?

Peut-être la taille de mon four, qui est une limite. Je ne suis pas dans l'expérimentation, car je ne m'intéresse pas spécifiquement à la technique. Il m'est parfois arrivé de rencontrer des difficultés techniques sur des pièces plates, mais ce qui m'intéresse vraiment, c'est la forme. La céramique n'est pas une fin en soi.

Que représente pour toi la transmission, et qu'enseignes-tu à tes élèves ?

J'essaie de leur transmettre l'observation du monde, l'attention au vivant, mais aussi aux savoir-faire et aux objets. Je pense qu'il faut respecter le vivant évidemment, et aussi les objets, notamment les beaux objets et le travail que leur création a nécessité.

Y a-t-il des domaines ou médiums artistiques que tu aimerais explorer davantage ?

Oui, j'aimerais travailler le bois et la linogravure.



© Jean-Christophe Lett



Entretien avec Marie Dainat réalisé le 02/01/2025 par Corinne Marchetti.



© Jean-Christophe Lett

DARIA KROTOVA

Morceau de viande d'un réalisme saisissant, à la fois attirant et troublant. Jouant sur l'ambiguïté de la matière, Daria transforme la céramique en une surface de chair brute. Précise et minutieuse, elle rend chaque détail – fibres, textures, couleurs – d'un aspect hyperréaliste, presque palpable.

Face aux viandes de Daria, c'est toute l'histoire de l'art qui défile sous nos yeux, de la peinture flamande à Francis Bacon. Elle évoque la fragilité, la mortalité et le désir, mais aussi la violence et la vulnérabilité de la condition humaine, jusqu'à la brutalité de la société de consommation. Ces vanités en trompe-l'œil, où la viande, symbole d'éphémère, est figée dans le temps, nous parlent de notre rapport à la consommation et à la matérialité. À travers cette esthétique crue et directe, Daria explore aussi le jeu de l'attraction et de la répulsion, offrant une réflexion sur le corps, la matière, et notre relation complexe avec la nourriture et la chair. Dans une autre de ses œuvres, la viande suspendue est ornée d'un collier de perles, le contraste des symboles de l'élégance féminine, du luxe et du cru transforme l'objet de désir, montrant sa véritable nature périssable. L'artiste souligne ici la manière dont la société consomme à la fois la nourriture et l'image du corps, en particulier celui des femmes.

En poussant le réalisme de la céramique à l'extrême, Daria dépasse les frontières habituelles de ce médium. Et pourtant, nous pourrions aussi bien passer à côté de ses œuvres sans y prêter attention, comme on le ferait face à un morceau de viande ordinaire, sur l'étal d'un boucher.

--- Corinne Marchetti ---

Sculptrice-plasticienne de renommée internationale, Daria Krotova a participé à plus de 60 expositions en Europe et au-delà. Ses œuvres sont présentes dans des collections majeures telles que le New Art Trust (Kramlich collection), la galerie Tretyakov, et la collection Charles Saatchi. Son travail a été montré dans des foires d'art contemporain importantes, comme Art Paris, Vienna Contemporary, et Contemporary Istanbul, positionnant son œuvre au cœur des scènes artistiques européennes et internationales. Diplômée en psychologie, neuropsychologie, et histoire de l'art, Daria Krotova utilise ses connaissances pour interroger les notions de corps, de matérialité et d'identité, tout en développant des projets éducatifs et curatoriaux innovants qui créent des dialogues entre artistes professionnels et jeunes créateurs, en particulier ceux atteints de troubles neuro-développementaux.

Daria Krotova vit et travaille à Aix-en-Provence.



Pourquoi avoir choisi la céramique pour présenter cette chair si réaliste ? Qu'apporte ce matériau que d'autres n'apporteraient pas ?

C'est une sensation intérieure. Pour moi, les choses doivent être périssables. Ce qui rend la céramique intéressante, c'est justement son aspect fragile et périssable. Cela correspond à ce que je veux dire avec ces pièces. D'autre part, la céramique a cette capacité particulière de « doubler » le monde, de le répliquer.

La précision dans les détails, les fibres, les textures. Combien de temps et de recherches sont nécessaires pour créer une pièce aussi aboutie ?

Lorsque j'ai une compréhension suffisante de l'objet, je le fais rapidement. Si je me perds dans les détails, l'objet meurt, il perd sa vitalité.

Tes morceaux de viande évoquent une réflexion sur le temps et la mortalité. Quelle signification personnelle revêt ce thème dans ton travail ?

Au fond, ma vie est remplie par la guerre qui se passe actuellement. En 2022, tous mes soucis étaient liés à la guerre. Pourtant, je n'aime pas l'art qui réagit immédiatement à l'actualité ; ce qui en sort me semble souvent peu profond. Ce qui révèle davantage de réalisme, paradoxalement, n'est pas forcément lié à l'événement immédiat. Mais aujourd'hui, je vois la corrélation : je dépends de toutes ces blessures que je ressens.

Penses-tu que ton travail dialogue avec une tradition ou qu'il s'en éloigne ?

Le monde change, le langage change, et ce que je fais correspond à quelque chose qui va de l'avant. Mon regard est dirigé vers l'avenir. Je ne dialogue pas avec ma tradition dans mon travail. Je suis autodidacte et je dialogue surtout avec des gens qui me comprennent.

Je me demande s'il est pertinent de voir dans ton travail, à travers sa beauté et sa brutalité, les tensions inhérentes à la société russe, passée et présente ?

Jusqu'en 2019, je travaillais avec un collectif d'artistes en Russie appelé VGLAZ, ce qui veut dire « coup dans l'œil ». Des artistes connus tels que Georgy Ostretsov, Irina Korina, et Sergey Pakhomov en faisaient partie. Ils réalisaient un travail radical, activiste, en lien direct avec cette société. Ce qui était permis à l'époque ne l'est plus aujourd'hui. Les galeries nous demandent désormais d'être moins critiques, alors tu t'habitues à t'exprimer différemment, en utilisant un langage caché, de manière plus métaphorique.

Tu es née en Russie. Dans quelle mesure tes origines influencent-elles ton travail ?

Je suis passionnée par l'art populaire, mais je ne suis pas sûre que cela influence directement ce que je fais. Je m'intéresse à l'architecture paysanne et je voudrais revenir à cette pièce du collier de perles et du morceau de viande, un contraste marquant.

Comment interpréterais-tu ce mélange de symbole de luxe et de féminité, et de brutalité ?

Je me suis sentie très concernée par l'emprisonnement de deux artistes qui n'étaient pas directement mes amies et avec qui je ne travaillais pas. Nous partagions simplement un même cercle d'amis, c'était plutôt cela. Les deux artistes s'appellent Evguenya Berkovitch, metteuse en scène, et Svetlana Petriytschuk, scénariste. Elles sont en prison depuis début 2023 et ont été condamnées à six ans d'emprisonnement. Elles sont accusées d'« apologie du terrorisme » en lien avec leur pièce documentaire Finist, le clair faucon, montée en 2020 (Cette œuvre traite de femmes russes séduites par des militants islamistes et envisageant de les rejoindre en Syrie). Je leur ai dédié cette pièce, le morceau de viande avec des perles.

Entretien téléphonique avec Daria Krotova réalisé le 28/12/2024 par Corinne Marchetti.



Tes œuvres, en particulier tes viandes hyperréalistes, explorent des thématiques complexes comme la fragilité, la violence et le désir. Comment as-tu développé ces univers ?

Premièrement, je pense que pour moi, c'est plus intéressant de travailler de manière conceptuelle. Je pars d'une histoire. Cette idée de faire quelque chose d'hyperréaliste, de faire l'objet, c'est une préparation pour construire une ébauche qui fait partie de quelque chose de plus grand. La viande.

La viande, à la fois objet du quotidien et symbole chargé, occupe une place centrale dans ton travail. Pourquoi ce choix de sujet ?

Je suis historienne de l'art, les impressions que j'ai de l'histoire de l'art m'ont influencées. Par exemple, Rembrandt avec ses écorchés, les séries iconographiques de Goya, ou encore Bacon. Ce sont des œuvres où la viande incarne cette ambiguïté : le corps mort, répugnant, et en même temps la nourriture, désirable, périssable, définitivement. D'autre part, en tant que traductrice, j'ai rencontré le texte de Francis Ponge, Le Morceau de viande, que j'ai traduit en russe. Son regard sur un objet extrait du quotidien, qu'il met au centre du monde, m'a beaucoup inspirée.



© Jean-Christophe Lett

CORINNE MARCHETTI

Elle est de ces rêveuses insaisissables, dont l'art oscille entre l'évasion et l'illusion. Sa saison, c'est l'adolescence et ses errances, nourrie de récits brodés, d'objets fantasmés, de malentendus et de cabanes trop petites pour être habitées – et pourtant habitées. Son travail est fait de fuites et de faux-semblants. Il joue avec les codes et les attentes : elle donne l'illusion que tout est possible, avec quelques mots et une pointe d'ironie, une échappée belle, entre humour et mélancolie. Une dérive joyeuse, où broderies, céramiques, chansons et dessins se transforment en récits de fêtes passées et de rêves inachevés. Rien n'est figé, tout est en mouvement.

*Savez-vous qu'il faut bien tabasser la terre avant de la modeler ?
C'est une histoire de bulle qui explose dans votre four.
Un jour, un sac Chanel a explosé, je ne l'avais pas assez frappé.
Il y a le double, le faux et le mépris.
Ce que l'on sait, ce que l'on confond, ce que j'oublie.
D'un malentendu vient une forme, un poème, un monde.
Là, faire avec de la terre un dessin,
Le portrait d'une chose, que l'on voudrait sienne, totalement.
Enfin, libérés de ce que l'on aime, nous vivons un peu mieux.
Il y a ce que je veux, ce que j'ai, ce qui restera.
Immanquablement, l'artiste, le faussaire et le quidam
Vont dire n'importe quoi.
Selon moi, la différence entre le dessin et la céramique
Ou entre Vuitton et Dior,
Il n'en existe pas, ce sont tous des patates.
Des patates.*

CM

Corinne Marchetti aime redéfinir des techniques telles que la broderie et la céramique, explorant les dynamiques sociétales et culturelles. Son œuvre, exposée internationalement, interroge les frontières entre authenticité et reproduction, notamment à travers des séries comme ses céramiques inspirées de Picasso. Elle est diplômée des Beaux-Arts de Luminy et de la Villa Arson.

Corinne Marchetti vit et travaille dans le Petit Luberon et à Marseille.



Tu as créé une série de céramiques miniatures inspirées de Picasso. Pourquoi avoir choisi de lui rendre hommage de manière aussi intime ?

Picasso ne m'intéresse pas seulement pour sa puissance artistique, mais aussi pour son approche décomplexée du monde. J'ai voulu discuter avec lui, comprendre pourquoi il avait choisi de vivre cette expérience à Vallauris. Et puis, il y a cette forme d'expression, la miniature, que je trouve particulièrement féminine, cet espace de liberté intime et désuet que j'ai mis face à l'ogre picassien. C'est un hommage personnel et, en creux, une façon de parler de la logistique de l'art, du faussaire et de tellement de thèmes qui me sont chers.

Tu explores souvent la frontière entre authenticité et reproduction, surtout dans le domaine du luxe.

Pourquoi ce thème te touche-t-il ?

Qu'est-ce qui rend un objet véritablement désirable ? Pourquoi tout le monde va-t-il tomber d'accord et se précipiter comme des mouches sur un même objet ? En particulier dans le luxe, où la reproduction et la contrefaçon prennent une telle ampleur, il m'intéresse de voir comment je peux m'approprier ces objets de désir, les rendre définitivement miens. J'ai le sentiment que le faux peut être plus authentique. J'aimerais rendre cela poétique, comme une méditation sur le désir et la possession, et pour moi, c'est avant tout une façon de m'en libérer.

La céramique semble attirer de plus en plus de monde en ce moment. Qu'est-ce qui t'intrigue dans cette prolifération de céramistes ?

Je me demande souvent pourquoi ça prend une telle ampleur. Il y a un côté presque mystérieux dans cette explosion de personnes qui s'y mettent, que ce soit des artistes ou des amateurs. J'ai envie de réfléchir à cette curiosité, à ce besoin de toucher la terre, surtout que ce n'est pas aussi simple que de prendre un papier et un crayon. Il y a maintenant presque autant d'ateliers de céramistes dans les grandes villes que de boulangeries. C'est fascinant, et je crois que ça mérite d'être exploré plus en profondeur, de comprendre ce que cette prolifération dit de notre époque.





© Jean-Christophe Lett

FRANCK OMER

Dans un regard profond, ses yeux bleus portent le récit d'un monde au-delà du monde. Plongeur céleste dans ses rêveries vibratoires, il dérive sous le ciel infini des fonds marins de Franck. Peintre des théâtres marins aux paysages organiques, luxuriants et sexués, il organise les abysses dans une petite boîte, un aquarium — un lieu où l'on rêve d'un endroit où l'on peut rêver. Dans ces boudoirs marins, des anémones charnues s'enlacent avec des kelps bruns et des corallines, dans une palette Technicolor. Pourtant, c'est à Méliès que je pense. Au gré des courants marins, l'artiste se déconnecte, loin des pensées parasites, dans cet espace pré-linguistique où ses conflits de toute nature se dissolvent. Il retrouve la matrice, s'oublie au point d'origine. En flottaison, il attend d'être transporté par ses prochaines visions, qui l'emmèneront à créer son vocabulaire de formes, de couleurs, de géographies et de reliefs sous-marins. Plus tard, dans son atelier, il les restituera de mémoire sur une toile et dans ses céramiques. Ici, tout est singulier. À présent, nous pénétrons dans une grotte aussi grande qu'un masque de plongée et son tuba, aux parois noires et luisantes, mais rien n'est obscur. Au-delà d'un refuge, c'est un espace de transformation, de liberté, de rêve et de rébellion.

Alors, on admire le paysage.

--- Corinne Marchetti ---

Franck Omer est un artiste pluridisciplinaire mêlant peinture, céramique, installation et performance sonore. Depuis les années 2000, il expose en France et à l'international, collaborant avec des commissaires et des structures telles que la Galerie du Tableau, la Friche Belle de Mai et la Jeune création: un bien curieux cabinet, 2021, Festival Marcel Longchamp, Musée d'Histoire Naturelle de Marseille, très souvent sous le commissariat de Gregory Murot, et Fin du monde, 2019, Mathilde Hatzenberger Gallery, Bruxelles. Membre du Chœur Tactile, il développe une approche expérimentale du son et de l'image, se produisant notamment au Festival La Muse en Circuit, ou lors d'une tournée au Japon en 2023. Ses œuvres ont fait l'objet de plusieurs publications, « Le singe penché », 2019, livre d'édition jeunesse, « Pue bon », au Dernier-cri, 2011, mais aussi des revues: « TUTO Tout savoir faire » vol.I & Vol.II (2019/2023), « Claustidium Facile » (2017). Son œuvre est présentée dans diverses publications et intégrée dans des collections publiques et privées.

Franck Omer vit et travaille à Marseille.



La grotte est un motif récurrent dans ton travail. Qu'est-ce qui te fascine dans ce thème ?

La peinture est très solitaire, c'est un moment de repli et de méditation sur soi et loin du monde. Les grandes pensées par exemple se sont inventées dans les grottes. La grotte comme métaphore des profondeurs et en même temps le point d'origine de toute forme émergente. Comme si la descente dans les abysses était un passage obligé pour donner naissance à de nouvelles figures, à des métamorphoses... Comme si à certains moments, certaines choses cachées réapparaissaient.

Comment trouves-tu l'équilibre entre abstraction et figuration ?

J'ai été très figuratif, dans mes premiers pas dans la peinture...mais chercher un geste de peinture plus libre nécessitait d'abandonner toute technique trop léchée. Monet a été une très grande claque de la peinture, j'ai compris comment la lumière pouvait jouer avec la couleur comme un miroir de la réalité.

Préfères-tu un travail spontané ou structuré ?

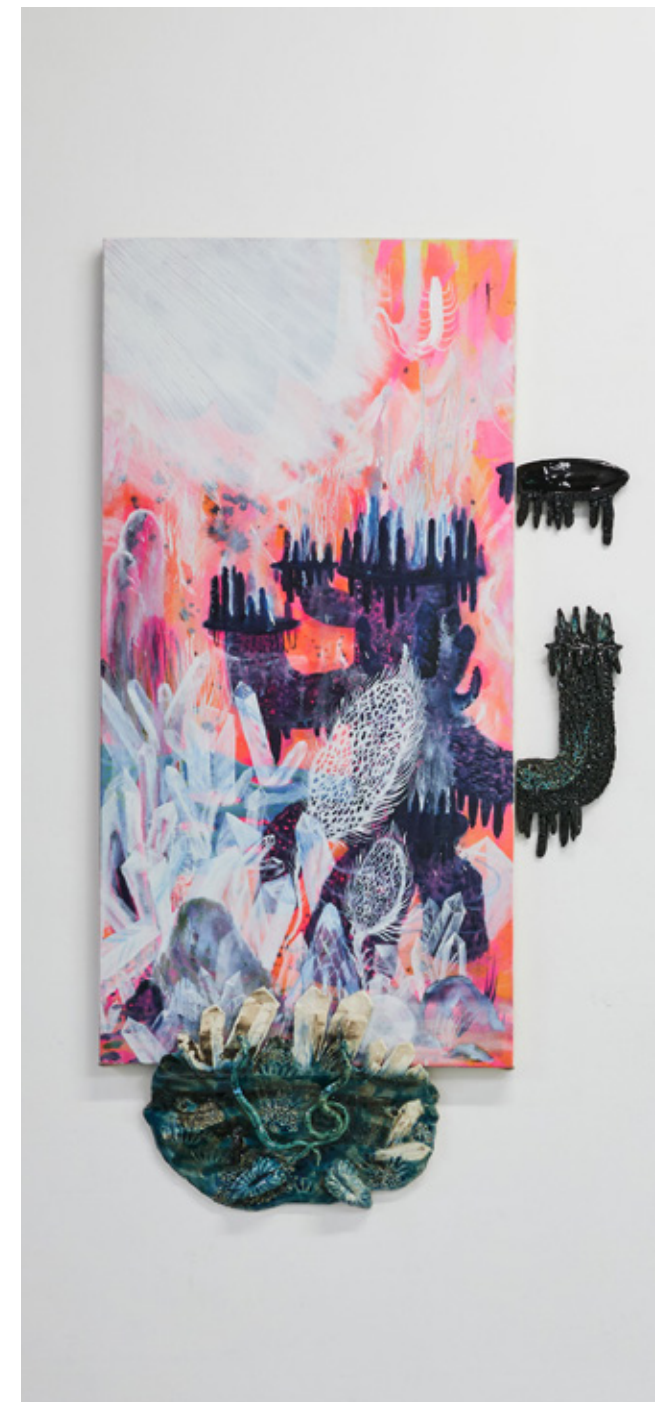
Spontané ! Jamais de croquis, ça me bloque. J'en ai fait avant, mais je n'ai plus envie de ça. Je ne veux pas être conscient, j'essaie de me mettre en veille, comme lorsque je suis sous la mer. C'est mon antidépresseur. Je me retrouve dans la matrice, dans un état émotionnel primaire. Je veux parler de ces paysages qui me font tellement de bien. Je m'invente une observation qui n'est pas humaine, j'imagine des micro-organismes comme un nouveau vocabulaire.

Récemment, tu as participé au salon Maison & Objet. Ce type d'événement influence-t-il ta pratique ou la fonction de ton œuvre ?

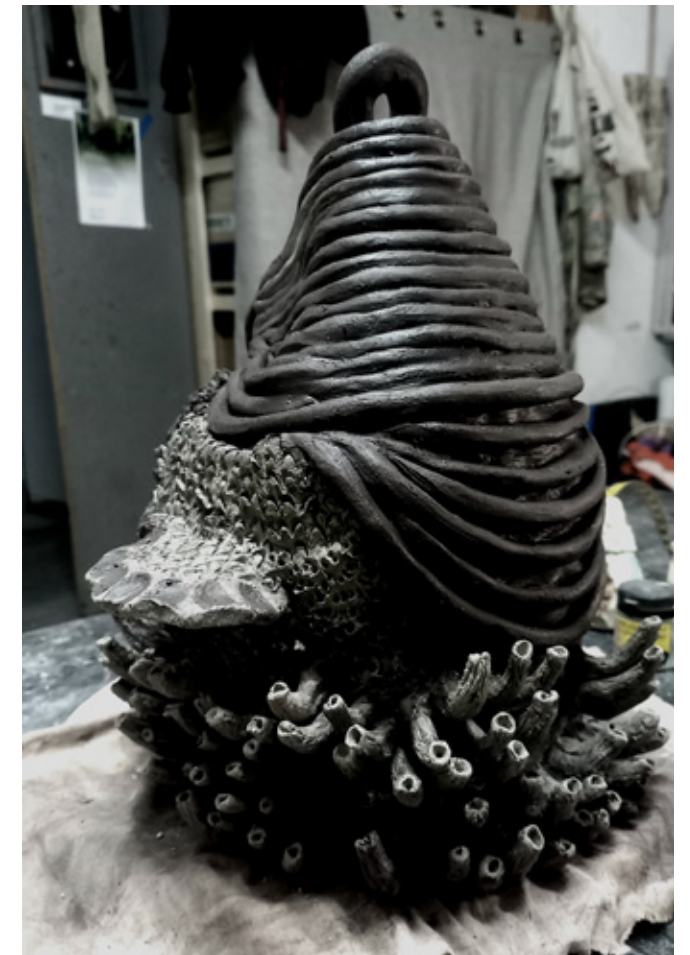
À ce moment précis, je n'ai plus envie de faire ça. Ce n'est plus intéressant pour moi. Pourtant, huit de mes pièces vont entrer dans un catalogue M.L.II. Je dois imaginer comment produire une série. Peut-être vais-je devoir changer mon statut, mais je me vois difficilement produire la même pièce vingt fois.

Quelle place accordes-tu à l'esthétique et à la fonctionnalité dans ton travail ?

J'ai une notion du goût très particulière. La naissance d'une pièce peut surgir sans que j'en ai prémédité la forme, et je ne choisis que la sobriété des couleurs sombres. D'ailleurs dans mes pièces de grès noir ou faïence, j'utilise énormément de bleus sombres, ou de noirs dont seul le volume dessine la forme. Comme dans les ombres chinoises. Je replonge dans cette phrase que disait De Staël : « Le noir est un lieu, un espace profond d'où peut surgir un monde (...) » Mais si je fais un bol, il faut que l'on puisse boire dedans. Je n'aimerais pas qu'il devienne un vide-poche.



© Jean-Christophe Lett



Ressens-tu un glissement entre l'art et le décoratif ? Penses-tu que la frontière entre ces deux sphères s'efface, ou s'agit-il d'une tendance passagère ?

La frontière entre l'art et le design devient plus poreuse. Les collectionneurs d'art sont de plus en plus rares. Il n'y a de place que pour les stars de l'art et les grandes galeries. L'art moderne intéresse toujours, il a une actualité qui invite les foules à se déplacer pour les grands rendez-vous selon les lieux et musées. Le design, de façon plus générale, est peut-être beaucoup plus démocratisé, demande moins de connaissances historiques nécessaires à la compréhension de l'art. Peut-être que le design est considéré à présent aussi comme de l'art, il est beaucoup plus populaire.

Entretien avec Franck Omer mené par Corinne Marchetti.

Peux-tu nous parler de ton parcours et de ce qui t'a amené à devenir artiste ?

J'ai fait une école de design, puis du graphisme. J'ai développé des objets littéraires autour de l'illustration jeunesse avant de travailler pour des magazines. Je n'ai jamais voulu entrer dans une galerie, je trouvais ça "bof"... Ce rapport de force entre le marchand et l'artiste je ne l'aimais pas. C'était sûrement mon intransigeance punk : l'art est poétique, n'est-ce pas ? Il peut tellement apporter de poésie tout en discourant politiquement.

Ton travail traverse de nombreux médiums. Comment choisis-tu celui qui correspond le mieux à une idée ?

Par cohérence ! Au début, il y avait beaucoup de couleurs. La peinture reste mon médium de prédilection, et j'utilise la couleur comme un vecteur d'émotions. J'applique des couches successives jusqu'à ce que le motif se révèle sur la toile. À travers ces entrelacs, émergent des paysages imaginés, où le minéral et le végétal se mêlent et trônent en harmonie.



PASCALE ROBERT

Il fut un temps dont on peut parler à présent comme s'il n'avait jamais existé, un temps où toutes choses étaient bien à leur place, comme dans ces anciens livres de cuisine qui semblent avoir inspiré le travail de céramique de Pascale Robert. Évoquant un mélange de nostalgie ménagère et de malaise, ses compositions parfaitement ordonnées rappellent ces vieilles images idéalisées qui tentaient de rendre les plats attrayants en utilisant des couleurs vibrantes. Cependant, ici, ses céramiques prennent une tournure ironique : bien que soigneusement façonnées et émaillées, elles ont quelque chose de dérangeant, comme si elles étaient figées dans un état de fausse perfection. Je pense alors au banquet autodestructeur du film *La Grande Bouffe*, où la nourriture est un symbole de l'excès et de la dégradation, une abondance qui finit par punir. Ces pièces titillent : de moitié gentilles, de l'autre écoeurantes. Célèbre-t-elle la convivialité, le plaisir d'un repas partagé, où l'abondance d'un banquet triste ou rien ne sera consommé ?

À l'échelle réelle, avec un soin méticuleux, dans une exubérance maîtrisée, mais qui punit-elle en préparant ces mets que personne ne pourra manger ? On va s'y casser le nez et peut-être même une dent !

Est-ce bien là une œuvre à la frontière de ce qui pourrait être le kitsch, ou bien une satire de l'art populaire ? Ai-je bien vu un bonhomme sympathique en manteau de haricots, ou était-ce un petit monstre ? Là où l'on croit que toute vie est exclue des natures mortes de Pascale Robert, ce sont encore des figures qui sont dépeintes comme autant de portraits exquis, uniquement pour ceux qui savent voir le visage des voitures. En tension entre l'apparence et le réel, entre le séduisant et le grotesque. Tout comme dans ses peintures précises de visages hilares, grimaçants dans les pires expressions de photos ratées de fin de soirée. Les humains blafards ne sont jamais beaux, ils sont glauques, et leur seule grâce vient du fait qu'ils vont finir, mal. Les réunions de famille, les confréries et les fêtes entre amis deviennent sordides sans aucune tache de glamour sous son pinceau expert ; c'est sa façon d'être tendre. Annonce t-elle la chute ? Pascale Robert capture à sa manière une époque, transforme la cuisine en un théâtre de vanité et de nostalgie coupable, ironie. Fondamentalement portraitiste acerbe, jusqu'au cynisme ingénu quand cette sale gosse trempe le bout de son doigt au fond d'une assiette dans ce qui semble, au mieux, être du chocolat et écrit « ça va aller ».

--- *Corinne Marchetti* ---

Artiste pluridisciplinaire, Pascale Robert est diplômée de l'École des Arts Décoratifs de Strasbourg. Parmi ses expositions individuelles marquantes, on peut citer La tarte flambée flambée (2011, Metz) et La vie est une belle tartine (2013, Marseille). Elle a également participé à des expositions collectives en France et à l'international, comme ceramic.brussels (2025), L'ami.e modèle au Mucem à Marseille (2022), Inter-section à Paris (2013) et des projets lors d'ateliers en Tunisie (Ateliers de Carthage, 2004). Son œuvre est présentée dans diverses publications et intégrée dans des collections publiques et privées.

Pascale Robert vit et travaille à Marseille.

Tes céramiques semblent revisiter l'esthétique populaire des livres de cuisine des années 50 à 80. Quel rôle joue la nostalgie dans ton travail ? Quelle est ta relation personnelle avec cette époque ?

La famille, les souvenirs de réunions familiales à Noël... Ma famille n'était pas une famille traditionnelle, c'était plutôt une famille de « babas cool », avec une dynamique différente. Je suis nostalgique, mais dans le sens de vouloir retenir la vie. Je garde tout. Je ne veux pas retourner dans le passé, ça non, la mort me fait peur, mais parfois, dans le métro, je crois apercevoir ceux que j'ai perdu. Dans mes plats, il y a ce passé révolu, mais je ne veux pas que ce soit une nostalgie triste. L'esprit chrétien dans la tradition ne m'intéresse pas, mais j'aime ces moments de « vivre ensemble », les rituels, le folklore. J'explore aussi l'esthétique des années 50 à 80, avec leurs couleurs passées ou saturées, les plats débordant de gelée ou de gras, cette extravagance des décors et l'outrance des plats, j'aimerais retranscrire cette tension dans mes oeuvres.

Tendresse et ironie : est-ce une manière de critiquer notre rapport aux objets du quotidien ou plutôt le désir de le célébrer ?

Je me situe entre les deux, entre le spectateur et celui qui est à l'intérieur. Ça fait partie de la vie : ce n'est pas une critique, ni un encensement, c'est juste, comme dirait le poète « imagine qu'il y ait une guerre et que personne ne vient ».

Quelle est ton intention derrière la pièce Ça va aller ? Que se cache-t-il dans tes assiettes ?

« ça va aller », c'est un tag que j'ai vu sur un mur, écrit à la craie. Il avait plu dessus, la craie avait coulé, comme du rimmel. Par ailleurs, je suis sujette à la paréidolie, je vois des têtes dans les nuages et cela se reflète dans mon travail, alors je cache des visages dans mes assiettes. Je redessine aussi les photos parce qu'une simple image ne me suffit pas. J'ai besoin de figer l'éphémère.

Ton travail est-il une critique sociale ou un questionnement sur la consommation ? Tu sembles osciller entre hommage et ironie.

Entre les deux. De toute façon, on va droit dans le mur. Alors avant de couler, autant faire la fête en beauté!



Tes œuvres sont-elles une célébration ou une remise en question des rituels français de la table ?

Les deux, mon général ! Dans la bourgeoisie, il y avait cette tradition d'exposer des plats de faux manger en faïence, et je m'inscris dans cette idée, mais à ma manière. Ce qui m'intéresse, c'est l'aspect vitrifié que donne l'émail : un reste figé, arrêté dans le temps. Reproduire en céramique un plat culinaire, c'est une façon de retenir le moment, comme pour dire qu'il ne s'échappera pas, rattraper la vie.

L'écriture dans tes pièces : qu'est-ce qui te pousse à intégrer des mots dans tes créations ?

C'est un message qui se porte au mur.

Comme un t-shirt à message ?

Oui.

Pourquoi cet univers de la cuisine t'inspire-t-il autant ?

La famille, la bande... Je suis un animal social. La cuisine, les banquets ou les buffets sont des signes manifestes de la fête, fuite provisoire hors du monde ordinaire.

Comment définis-tu le rôle de l'ironie dans ta pratique ?

La distance. Je ne peux pas être sérieuse. Je préfère l'essentiel : il faut rigoler. Avec sérieux, je fais des choses non sérieuses.

Propos recueillis par Corinne Marchetti.



© Jean-Christophe Lett





© Jean-Christophe Lett

VANESSA DE SAINT-SEINE

Avez-vous déjà dégusté un simple pot-au-feu dans un service de table façonné à la main ? Avez-vous déjà senti entre vos mains qu'un bol, imparfait mais infiniment beau, pouvait magnifier le plus modeste des mets, dès lors que vous y plongez vos lèvres transformant le contenu en un véritable élixir ? Vanessa de Saint-Seine est une potière dont le talent se situe à la frontière entre un artisanat raffiné et une exploration artistique toute en nuances. Bien qu'elle se consacre à des objets utilitaires tels que des assiettes, des bols et des cruches, elle les réalise en très petites séries, donnant à chaque pièce un caractère unique, presque intime.

Son travail oscille entre une intuition brillante et une forme de dilettantisme maîtrisé. Cette approche lui permet de préserver dans chaque création une spontanéité, une fraîcheur et une liberté qui confèrent à ses œuvres une âme. Les pièces de Vanessa dégagent une aura particulière, comme si, à travers elles, elle capturerait l'essence d'un art de vivre à la fois élégant et simple.

Vanessa de Saint-Seine apparaît ainsi comme une magicienne discrète, une artisane dont l'humilité laisse place à une profondeur artistique. Une cruche, un bol, une assiette, elle façonne, miracle d'équilibre renouvelé, comme si la finesse d'une anse capable de soutenir le poids du contenu relevait davantage d'une grâce instinctive que d'un calcul savant. Art de vivre en céramique, qui séduit par sa délicatesse, sa sincérité, et son authenticité – un art qui invite, tout simplement, à s'asseoir et à savourer.

--- *Corinne Marchetti* ---

Depuis 2022, Vanessa expose régulièrement ses créations. Elle a participé à la Design Parade de Hyères et depuis 2024, ses œuvres ont été présentées à la Maison Mistral à Marseille ainsi que dans l'exposition C'est cuit à Céreste en Luberon. Elle collabore également avec La Maison Jaune à Sault.

Vanessa de Saint-Seine vit et travaille à Marseille.

Comment as-tu découvert la céramique ? Qu'est-ce qui t'a plu ?

Les enfants prenaient des cours de céramique dans un atelier, et la maison s'est vite remplie de leurs créations. Finalement, j'ai rejoint cet atelier, et personne n'a été surpris !

Quelle est ta formation initiale ? As-tu suivi un parcours académique ?

Deux mois avant le confinement, je me rendais deux fois par semaine à cet atelier pour apprendre les bases. Ensuite, durant le confinement, j'ai continué à me former seule, travaillant jusqu'à 10 heures par jour, expérimentant, cassant des pièces, regardant des tutoriels sur YouTube. Avant cela, j'étais pharmacienne pendant plus de dix ans. Quand ma fille Rose est née, j'ai arrêté ce métier, ressentant le besoin de mettre les mains dans la terre.

Y a-t-il des expériences de vie ou des événements antérieurs qui ont influencé ton travail actuel ?

Je n'avais aucune formation en art, mais je collectionne du dessin et de la peinture. Je ne sais pas dessiner, mais j'ai besoin de m'exprimer, et la terre me paraît plus accessible pour cela. Je suis partie sans influence ni préjugés, attirée par la simplicité, le blanc, et l'architecture brutaliste, les bâtiments en béton brut.

As-tu eu un mentor ou une figure marquante au début de ta pratique en céramique ?

Dominique, de l'atelier de la Tarente, m'a beaucoup inspirée. J'ai aussi été influencée par des artistes comme Denis Brun et John Deneuve, qui fréquentaient cet atelier. Leur liberté, leur approche de la terre, et leur manière de s'éloigner des règles strictes, ne pas chercher à faire une forme lisse m'ont beaucoup marquée.

Quelles sont tes principales sources d'inspiration ?

Je travaille principalement le colombin, une technique ancienne que je préfère au tour. Ce travail lent prolonge le contact avec la terre, et je le trouve plus honnête que l'utilisation du moule en plâtre ou du tour.

Comment ton environnement influence-t-il ton travail ?

La nature et mon quotidien à la campagne m'inspirent. J'adore toucher la terre, la sentir. J'aime la terre. Je cherche un rendu brut et authentique, sans perfection, avec des matériaux naturels et faits entièrement à la main. J'aime ce qui est tordu, irrégulier. Reconnaître ce qui est beau dans l'imperfection.

Peux-tu décrire ton processus créatif, de l'idée à la pièce finie ?

Je joue avec les volumes et les disproportions, comme avec des anses trop grandes ou trop petites. Mais puisque tout a déjà été fait, je préfère m'amuser avec des formes simples. Je travaille surtout avec les techniques du colombin et de la plaque.

Travailles-tu seule ou as-tu des collaborations régulières ?

Je travaille dans un atelier partagé, et j'ai une collaboration avec La Maison Jaune à Sault.

Comment décrirais-tu le style de tes pièces ?

Elles sont épurées, sans ornements, souvent avec de grandes anses ou de petites poignées. Je privilégie la simplicité et la pureté.

Quelles émotions souhaites-tu transmettre à travers tes créations ?

Le plaisir ! Toutes mes pièces peuvent trouver leur place chez moi, je ne fais que des pièces qui me plaisent.

Utilises-tu certaines couleurs ou textures de manière symbolique ?

Je laisse la terre elle-même s'exprimer, la terre est au départ, sans ajout superflu, je ne fais pas grand-chose, j'utilise peu d'émaux. La texture chamottée donne à chaque pièce son caractère, un motif. La terre est mon principal matériau, c'est elle qui « parle ».

Depuis combien de temps exposes-tu tes œuvres ? Une exposition marquante ?

Je présente mes œuvres depuis 2024. J'ai participé à une exposition à la Maison Mistral où j'ai collaboré avec des décoratrices d'intérieur à Marseille. J'ai également pris part à l'exposition « C'est cuit ».



© Jean-Christophe Lett

Comment le public réagit-il généralement à tes pièces ?

Les gens achètent souvent mes pièces une à une pour leur utilisation au quotidien. À La Maison Jaune, on peut aussi commander des services complets.

Quelle est ta philosophie et ta vision ?

Je me considère comme une artisane et je prends mon travail avec simplicité. Mon objectif est de ne pas me prendre trop au sérieux.

Comment envisages-tu l'évolution de ton travail dans les années à venir ?

Je suis encore au début de ma pratique. Avec le temps, j'aimerais prendre plus de liberté dans les formes.

Quel défi ou difficulté rencontres-tu dans ta pratique ?

Travailler dans un atelier partagé peut être compliqué, mais je crains de m'ennuyer si je suis seule. Je travaille entre six et sept heures par jour.

Si tu devais transmettre un message à travers ton travail, quel serait-il ?

Apporter du plaisir aux gens, apporter du plaisir dans une maison.

Entretien avec Vanessa de Saint-Seine réalisé le 5 novembre 2024 par Corinne Marchetti.

FEU!

Exposition au Château de Servières, Marseille, mai 2025



© Jean-Christophe Lett



© Jean-Christophe Lett



© Jean-Christophe Lett



© Jean-Christophe Lett



© Jean-Christophe Lett



© Jean-Christophe Lett

FEU!

Sur l'invitation du Salon Art-O-Rama, Marseille, août 2025



Le cabinet curieux / Le meuble du collectionneur

Le meuble-socle du collectionneur relie l'œuvre à l'espace domestique, à la croisée du design et de la sculpture, offrant une solution nouvelle pour intégrer la collection dans le quotidien.





Six services / un banquet
Compactés, les services forment des monticules-
dômes sculpturaux. Déployés, ils révèlent leur usage
et l'imaginaire du banquet.





c'est:

Marie Dainat <marie.dainat@free.fr>
Daria Krotova <daria.krotova@yahoo.com>
Corinne Marchetti <roc.estel@icloud.com>
Franck Omer <franckomerguez@gmail.com>
Pascale Robert <pascalewobert@gmail.com>
Vanessa de Saint-Seine <vanessa@saint-seine.net>

le.groupe.feu@gmail.com
@feu_le_groupe_